

ABONNEMENTS:

	Paris.	Départements.	Étranger.
1 Mois	15 fr.	18 fr.	22 fr.
3 Mois	30	36	44
6 Mois	60	72	88

Les Aboînements datent des 1er et 16 de chaque mois.
On s'abonne pour la France et l'Etranger aux bureaux du Journal.
PARIS DU CROISSANT, 16 (HÔTEL COBERT),
Et spécialement pour les Départements, chez les Correspondantes Libraires, les Directeurs des Postes et des Messageries, et chez Delpech, à Bordeaux; Camoin, à Arles, Rey, à Toulouse; Miles Baudier, à Lyon; Warter, à L'Isle-Dieu, à Metz; Mainville, Watré, à Rouen; Directeur de la Poste, à Alger.
Pour Belgique, le Directeur des Postes à Bruxelles; Anvers, à Copenhague; la Hollande, les Directeurs à La Haye, Amsterdam; la Suisse, Combe, à Genève; l'Italie, les Direct. des Postes à Turin, à Venise, Florence, Rome, Naples; l'Espagne, à Madrid; l'Allemagne, les Direct. des Postes à Leipzig, Francfort, Hambourg; l'Autriche et la Bavière, le Direct. des Postes à Vienne, et chez Sandtner à Strasbourg; la Prusse, le Direct. des Postes à Berlin; la Russie, chez Bellizzi, Dufour et Cie, à Saint-Pétersbourg; aux Etats-Unis, chez New-York.
Tout ce qui concerne les éboulements, les mandats à vue sur le Trésor, et les effets sur les maisons de banque de Paris.



COLLECTIONS:

La collection complète de la nouvelle série, du 1er Janvier 1838 au 30 juin 1844, 7 volumes. Prix. 210 fr. >c.
Chaque volume..... 30 " "
Un numéro isolé avec lithographie..... 50 "
Journal quotidien, publant chaque jour un nouveau dessin en lithographie ou gravure, et des vignettes sur bois.

PRINCIPALES DIVISIONS DU JOURNAL.

Politique. Politique, personnalités, biographie, chronique du jour, critique des orateurs et des débats législatifs.
Littérature. Critique des livres, des pièces de théâtre, des cours publics, etc.; des concours, réceptions et travaux académiques; des missions scientifiques, et autres; bruits de salons, de coulisses et de bourse; pastiches de nos grands écrivains du jour, critique de la critique.
Beaux-Arts. Musique, peinture, sculpture, etc.
Mœurs. Mœurs parisiennes et provinciales, contes et nouvelles, esquisses contemporaines, faits curieux.
Dessins. Caricatures politiques (quand la censure veut bien le permettre), littéraires, artistiques, industrielles, etc. Dessins de genre, croquis de mœurs, scènes d'intérieur, poches de salon, d'atelier, de tribunaux, de promenades publiques. Principales scènes de pièces de théâtre en vogue. Copie des meilleurs tableaux de l'exposition et des galeries. Portraits ou charges des célébrités contemporaines et personnalités fameuses, etc. Dessins de Modes, etc. Tout ce qui concerne le journal doit être adressé (franc) au Directeur. Les lettres non affranchies seront généralement refusées.

LE CHARIVARI.

ENTRE DEUX INTÉRÊTS

JUSTE MILIEU PAR TERRE.

L fut un temps (temps fort rapproché de cette époque anté-diluvienne, dont quelques tenaces mémoires se souviennent encore sous le chiffre de 1850); il fut un temps, dis-je, où, bon gré, mal gré, la France dut être un instant gouvernée par les intérêts moraux. On ressentait alors la commotion d'une révolution glorieuse, et le monde tremblait encore sous l'influence de la fièvre, en attendant qu'il tremblât d'une autre

voudemande un peu si à ce peuple qui s'était éveillé sur la liberté de la presse, pour le droit électoral, directement contre l'invasion étrangère et les révoltes de 1815, toutes choses, qui n'étaient pour lui que des intérêts moraux; — si, perché sur une barricade, le 18 juillet 1830 on était venu dire: « Français, les idées sont un leurre et une chimère; qu'imaginez telle ou telle forme, telle ou telle institution! tel sentiment? Les théories métaphysiques servent à rien; ce sont billevesées et rêves creux; mais l'homme sage ne doit jamais perdre son temps à faire des idées; — si, donc, il faut s'occuper exclusivement, c'est à l'atelier.... On gouverne avec des intérêts et non avec des sentiments.... chacun chez soi et chacun pour soi. Que serait-il advenu? Quelqu'un qui eût été de la morte eût été immédiatement jeté par le peuple dans le fond de la mer, où il aurait pu prêcher le culte des intérêts matériels aux goûtons écrasés sous son poids.

Il gardait-on bien, en 1830, de parler ainsi. Les hommes qui gouvernaient alors étaient tout confits de l'optimisme; leurs appétits étaient suaves et éthérités; leur pensée, craignant de souiller ses ailes en râtelant les fonds de la matérialité, planait dans les esprits de liberté, de l'égalité et de la fraternité universelle. Tous les peuples qui secouaient leurs chaînes étaient frères; on ne parlait pas de construire des routes, d'élever des clochers pour les messieurs les électeurs, mais seulement d'assurer le gouvernement sur les fondemens inébranlables du régime démocratique. On ne faisait pas dire au futur roi : « de la morue ou la culture de la betterave sera la mort de la France. » mais bien : « La charte sera une vérité. »

On ne parlait alors le règne, bien court, hélas! des intérêts moraux. Mais le gouvernement, qui tendait à les laisser, ne tarda pas à prétendre qu'ils étaient dangereux et visibles, à l'instar de ces gens qui, voulant tuer le chien, font courir le bruit qu'il est enraged.

Or, lorsque la Pologne et l'Italie se soulevèrent, l'intérêt de la révolution de juillet s'agita pour qu'on fit

cause commune avec elles contre les gouvernements soi-disant légitimes de Russie et d'Autriche;

Lorsqu'on remit en vigueur l'article 291 du Code pénal, l'intérêt moral s'agita pour la liberté d'association;

Lorsqu'on entassa millions sur millions dans le budget et procès sur procès dans les cours d'assises, l'intérêt moral s'agita en faveur de la liberté de la presse et du gouvernement à bon marché.

Et toujours ainsi. Chaque fois qu'un intérêt moral de la révolution se sentit attaqué ou compromis par le pouvoir, c'est-à-dire à toutes les heures de chaque jour et à toutes les minutes de chaque heure, il y eut résistance, protestation, soulèvement suivant les cas. Se rebiffer est une loi commune aux intérêts que l'on choque et aux chats à qui l'on marche sur la queue.

Et le gouvernement profita de l'émoi où ces agitations maintenaient naturellement les classes bourgeois et commerçantes, pour tuer dans leur esprit les intérêts moraux, en disant: « Vous le voyez, ces intérêts moraux sont des tapageurs et des anarchistes; il n'y a pas moyen de s'entendre avec eux; ils ne sont jamais satisfaits, et ne laissent pas un instant de repos. Parlez-moi des intérêts matériels; ceux-là du moins sont faciles à mener; on sait comment les contenter, et ils aboutissent d'ailleurs à quelque chose. Laissons donc aux idéologues les spéculations théoriques, et ne nous occupons que de spéculations industrielles et commerçantes. A bas les intérêts moraux! vivent les intérêts matériels! »

Et les badauds de faire chorus. Les bonnes gens s'imaginaient dans leur naïveté qu'après avoir délaissé, écrasé même ces intérêts moraux, si remuans, si alertes à se défendre et à se faire respecter, ils pourraient s'engrasser et se reposer à l'aise sous le râtelier des intérêts matériels.

Ils ignoraient donc, et le gouvernement ignorait avec eux, ou plutôt il faisait semblant d'ignorer, que le pouvoir ne pourrait manœuvrer longtemps au milieu de ces intérêts sans en choquer quelques-uns, et qu'ils ne pourraient eux-mêmes graviter ensemble sans se déplacer mutuellement et se combattre. Les intérêts matériels ont la queue aussi sensible que les intérêts moraux, et l'intérêt moral n'est pas plus chat que l'intérêt matériel.

C'est précisément ce qui est arrivé, et c'est surtout ce qui se passe depuis quelques jours sous nos yeux. L'agitation et le soulèvement existent toujours; nous n'avons fait que changer de soulevés et d'agités.

Nous n'avons plus d'émeutes républicaines; mais nous avons des émeutes de ports de mer.

On ne s'agit plus pour la défense du droit d'association; mais on s'agit pour la défense du sucre.

On n'arbore plus le drapeau, mais le calicot et le matalopam de la guerre civile.

On ne demande plus la guerre contre l'étranger au nom d'une révolution; mais on demande des ruptures au nom de la quincaillerie et des hauts fourneaux.

Le gouvernement trouve-t-il plus agréable de se frotter aux savons et aux huiles qu'aux partis?

A la place de la faction républicaine, de la faction carliste, de la faction napoléonienne, on voit se disputer autour du pouvoir la faction du rail-way par Tours, la faction du rail-way par Chartres, la faction du rail-way par Nogent-le-Rotrou. Tous les chemins à la vapeur croisent le fer.

Les vins se chamaillent avec les houilles et se montrent pleins d'aigreur; les houilles sont en conflit avec les laines et se montrent pleines de noirceur.

Les bestiaux font les cornes aux soies; les lins ourdisent les trames les plus perfides.

Ainsi de tout: le gouvernement, au milieu de cette mêlée générale, ne sachant jamais, et d'ailleurs ne pouvant quelquefois donner satisfaction à ces mille intérêts, reçoit les camouflages et les rebuffades de tous et de chacun.

Et c'est bien autre chose, ma foi, que lorsqu'on avait affaire aux intérêts moraux. Y a-t-il moins de menaces et d'injures?... Lisez ce que le *Globe* disait avant-hier de ce pauvre M. Cunin-Gridaine, et les accusations d'impuident lancées par le commerce du Havre. Quel journal, quel parti a jamais fait appel aux démonstrations populaires, comme viennent de le faire certains journaux conservateurs à l'égard des populations des villes maritimes en général et de Bordeaux en particulier? Les intérêts matériels ne se bornent pas, comme les intérêts moraux, à remuer des journaux, des brochures, des associations, des rassemblements, quelquefois même des pavés; ils vont plus loin, et comme nous l'avons vu quelquefois, ils arrivent jusqu'à menacer l'unité nationale, en déclarant que telles ou telles provinces vont se séparer de la France. Voilà ce que font les intérêts matériels qui appellent les intérêts moraux des *factieux*.

Eh! mon Dieu, admettons seulement que les intérêts matériels crivent, protestent et attaquent comme criaient, protestaient et attaquaient les intérêts moraux; il y aura toutefois une différence, c'est que les intérêts moraux s'agitaient dans un but d'utilité générale et avec désintéressement, tandis que les intérêts matériels s'agitent dans un but d'utilité privée et égoïste. Est-ce là que le gouvernement voit le progrès?

Vous verrez qu'on sera bientôt obligé de faire appel aux intérêts moraux contre les intérêts matériels, de même qu'on a fait appel aux intérêts matériels contre les intérêts moraux. Mais un bon avertissement vaut deux, et les intérêts moraux feront bien de se défier des hommes du Système. Ces gens-là sont aux intérêts moraux ce que les aveugles sont aux couleurs.

COUP FRAPPÉ SUR UNE GROSSE CAISSE,
MAIS QUI N'AURA PAS DE RETENTISSEMENT.

Lettre de M. Montalivet, intendant de Liste-civile des Français, au lord-trésorier de la couronne d'Angleterre.

Milord et cher confrère,
J'ai professé personnellement, jusqu'à ce jour, ainsi

que la cour citoyenne, une admiration exaltée et un respect profond pour l'Angleterre. Ce fait d'ailleurs est si universellement connu qu'il est inutile, je pense, d'insister sur la démonstration. Oh ! yes.

Nous avons toujours été disposés à nous incliner devant les inventions anglaises, telles notamment que le système de la bascule constitutionnelle et la flanelle, ces deux choses si admirablement propres à porter à la peau.

Nous reconnaissions également la suprématie du cabinet de Saint-James ; nous proclamions volontiers que votre gouvernement, de même que vos rasoirs, est trempé pour faire la barbe à l'univers.

Je ne crois pas non plus, milord, que vous ayez à reprocher aux courtisans citoyens le moindre manque d'égards, la plus légère infraction aux règles de la civilité puérile et honnête, relativement à l'Angleterre. Avons-nous jamais manqué d'ôter notre chapeau à votre politique ? avons-nous jamais été assez mal appris pour vous disputer le haut du pavé européen ?

Quant à notre coq gaulois, vous conviendrez aussi que ce gallinacé est très bien élevé et fort discret, qu'il ne se permet point de chanter trop haut et que vous n'avez pas eu besoin de lui river le bec.

Eh bien ! milord ! j'oserais dire (avec tout le respect que je dois à l'Angleterre) que peut-être nous n'avons pas toujours fait, par de là la Manche, nos frais d'amabilités et de politesse, que la belle Albion s'est rarement montrée disposée à payer, à son tour, d'un peu d'amour, ses troubadours. Eh ! eh ! il y a des momens où l'on pourrait croire que les Anglais ne sont pas très forts sur le sentiment.

Rappelleraï-je le traité du 15 juillet, les protocoles-Palmerston, le brandissement du balai de lord Melbourne et tant d'autres petites avanies. Et puis, vous autres Anglais, vous avez quelquefois l'humeur si injuste et si fantasque que vous n'avez pas craint, en mainte occasion, de vexer et d'humilier notre Guizot, ou plutôt votre Guizot, car enfin il est à vous.

Si je parle ici de ces procédés peut-être un peu... espiègles, ne croyez pas que nous vous en ayons gardé rancune. Nous ne vous en vénérions ni chérissions pas moins. Les petites croquignoles entretiennent l'amitié.

Et d'ailleurs, ces badinages de l'humour britannique, tels que le traité du 15 juillet et sa suite, le refus récent d'octroyer la permission de garder Alger, etc., etc., tombaient sur la France en général, sur sa dignité ou ses intérêts nationaux. Peut-être !

Mais voici qui me semble beaucoup plus grave, milord. Je suis forcément de croire à la fin que l'Angleterre est réellement animée d'un esprit taquin et méchant ; car elle nous attaque, nous autres courtisans citoyens, dans ce que nous avons de plus sensible et de plus cher..... je veux dire les écus de la Liste-civile.

Comment ! milord, j'apprends que votre ministère-Peel, s'étant déclaré forcé, pour remédier à la détresse nationale, de proposer l'établissement d'un impôt de 3 pour cent sur les revenus de tous les citoyens, la reine Victoria a voulu, elle aussi, s'y soumettre. A voulu... l'ai-je bien entendu ? goddam !

Les biens de la couronne, ainsi que les douzièmes de la Liste-civile, sont en Angleterre, comme dans tous les pays monarchiques, exempts de toute espèce d'impôts, ce qui est parfaitement juste et rationnel. Les millions civils sont sacrés ; il n'est pas permis de toucher à cette arche, je veux dire à cette caisse sainte.

Et voilà que la souveraine d'Angleterre donne elle-même l'exemple d'un attentat à l'inviolabilité des écus de la couronne. Elle veut absolument payer l'impôt comme le commun de ses sujets. Fi ! je ne crains pas de dire que c'est rabaisser la majesté royale.

Elle use de ses prérogatives souveraines pour forcer le fisc à accepter sa part de contribution dans les charges publiques. Mais, c'est inouï.

La taxe que S. M. Victoria s'est imposée ainsi de son plein gré sur la Liste-civile et les terres de la couronne (*crown lands*) s'élèvera, dit-on, à SIX CENT MILLE FRANCS par an.... Milord, S. M. britannique m'étonne autant qu'elle m'afflige.

Il y a mieux, j'ai lieu de supposer que cette générosité vraiment outrée et romanesque a un but très malveillant, celui de forcer, le cas échéant, d'autres listes-civiles à l'imiter. On ne fait pas de ces plaisanteries-là.

Oui, je regarde le fait comme un coup perfide et sournois porté à la liste-civile que je dirige. Je dis qu'il doit y avoir quelque chose là-dessous. En effet, quand on motive ce délaissage volontaire sur la détresse nationale, dont la reine Victoria doit, elle aussi, subir les conséquences ; je ne crois pas à de semblables balivernes. C'est mon idée.

Je le répète, cette générosité, que je persiste à qualifier d'étrange, ne paraît cacher un mauvais vouloir contre ma caisse. Ah ! mais, mais ! milord, si l'Angleterre nous

tarabuste de ce côté, cela va changer de gamma, je vous le déclare. Les courtisans citoyens et moi à leur tête, nous abjureron complètement notre tendresse britannique, nous nous régimberons bravement contre l'Angleterre. Ah ! ah ! vous verrez ce que peut une caisse en furie.

Mais, avant tout, je vous préviens que ce coup monté chez vous contre le pécule dont je suis intendant manquera son effet. Si la liste-civile d'Angleterre a sacrifié 600,000 fr. pour forcer la liste-civile des Français à en faire autant dans l'occasion, il ne dépendra pas de moi que ce ne soit une monnaie et une malice perdues.

Dès l'instant que vous, trésorier de la couronne britannique, vous lâchez les liens de la sacoche privée, je déclare, moi, que c'est le cas de relâcher les liens de l'alliance anglaise,

Avec laquelle je ne suis plus, etc.,

MONTALIVET.

Second-Théâtre-Français.

Les Ressources de Quinola, par M. de Balzac.

Au moment où nous allions rédiger notre compte rendu de cette mémorable comédie, la boîte du journal nous a fourni celui qu'on va lire. Nous l'avons substitué volontiers à nos propres impressions, d'abord pour la rareté du fait, et ensuite parce qu'en présence des critiques quasi-unanimes dont *Quinola* est l'objet, nous trouvons sans inconveniit de donner asile à une apologie signée : *Un ami de l'auteur*. La Critique, armée de toutes pièces, ayant eu ce matin cent colonnes pour son réquisitoire, il nous a paru de bon goût de prêter quelques lignes à la défense, présentée par l'amitié, et qui nous parvient par une voie si insolite.

Au rédacteur du CHARIVARI.

Monsieur,

La presse a eu et devait avoir des paroles de blâme pour la spéculation peu littéraire qui s'est faite sous le vestibule de l'Odéon la veille et le jour de la représentation de *Quinola*. Mais il est juste, pour la décharge de qui de droit, de se rappeler la confiscation dont furent frappées, il y a dix-huit mois environ, les recettes d'une autre pièce du même auteur. Quand on a été victime de la spoliation n'est-on pas, jusqu'à un certain point, excusable de tendre la main au trafic ? C'est opposer tout simplement la bourse à la caverne, l'adresse au stylet, le coupon à l'assassinat. Mais je sors au plus vite de cette argumentation délicate.

Ces gardes municipaux à cheval qui caracolaien au-trefois sur les boulevards, devant la Porte-Saint-Martin, aux premières représentations des pièces de M. Alexandre Dumas,—qui, plus tard, piétinèrent pour le compte de M. Victor Hugo dans la rue de Richelieu, étaient passés l'autre soir sous les enseignes de M. de Balzac, premier degré de la popularité militante. M. de Balzac avait déjà pour lui l'armée. Le brigadier s'est penché sur la croupe de son cheval et m'a dit tout bas : « *Henri III et Hernani* ; — je lui ai répondu *Quinola* ! — Passez, m'a-t-il dit, c'est bien le mot d'ordre. »

C'était celui de tout Paris. On se demandait : « Allez-vous à *Quinola* ? avez-vous une place à l'Odéon ? » Les chevaux s'arrêtent d'eux-mêmes devant Risbec. Un tel mouvement ne se produit pas sans cause. Le gros et pogne Paris ne remue pas ses jambes d'éléphant pour rien. Il savait qu'on jouait à l'Odéon une comédie écrite par un des plus rares observateurs de l'époque, par un esprit original et d'une inépuisable fécondité, populaire, quoique élégant et universellement admiré, quoique universellement contesté. A Dresde, Napoléon réunit un parterre de rois ; à l'Odéon, M. de Balzac avait eu l'extrême habileté de se composer une salle d'ennemis : c'était beau à voir.

Moi, qui vous écris l'histoire de cette incomparable soirée, j'étais assis entre un claqueur désappointé, mis à la porte, mais revenu au balcon, et un ancien journaliste de l'empire, moraliste vertueux, membre de toutes les sociétés anacrôntiques, réduit par des circonstances dépendantes de sa volonté à porter un nez d'argent et un palais d'ivoire. J'étais, comme une pièce d'armoirie, placé entre deux lions de gueule, griffés, léopardés.

Vous savez, monsieur le rédacteur, que les romanciers n'ont pas reçu du ciel la faculté d'écrire des pièces de théâtre, témoins Voltaire, qui a fait *Gandide*, un roman assez gentil et *Zaire*, une pièce de quelque valeur ;—Le sage, à qui nous devons *Gil-Blas*, un roman dont vous avez peut-être entendu parler, et *Turcaret*, une comédie qui n'est pas sans mérié, Marivaux, dont vous connaissez les romans et les comédies, et quelques autres plus modernes, tels que MM. Hugo, de Vigny, etc..... Mais les preuves ne prouvent rien.

Qu'est-ce que *Quinola* ? le valet d'un homme de génie, « Bon ! s'est écrit le Critique au nez d'argent, voilà encore un valet, toujours des valets ! Ah ! Molière, où es-tu ? grand Molière ! — Mais, monsieur, ai-je répondu à ce nez, il n'y a que des valets dans Molière, dont vous parlez : les *Fourberies de Scapin*, valets ; les *Précieuses*

ridicules, valets ; l'*Avare*, valets. Je suis bien le ôtre mais c'est ainsi. »

Cet homme de génie, en voyant voler une paillasse sur fumée de son pot-au-feu, a supposé qu'on pouvait aussi de vapeur pousser une poutre ; et, ceci obtenu, all aussi vite que le vent contre le vent, et mettre l'Afrique aux portes de l'Espagne. Voilà qui est clair comme le gout de la salle. Vous en convenez ? — Je ne suis pas pour convenir. — Très bien.

Or cet homme de génie n'a pas un maravédis ; n'a pas un maravédis, comment a-t-il un valeureux ? Tout simplement parce que ce valet a de l'pri- que le maître a du génie, et que l'on croit à l'au- me les saints croient à Dieu. *Quinola* ne doute pas instant du succès de son maître. Son maître est comme le génie. Si son maître lui eût dit : « Au ce machine j'aurai de l'or, du plaisir sous toutes les gages. *Quinola* eût dit le maître voulait le tromper, lui raffler ses gages. *Quinola* se borne à dire : « Colomb a découvert un monde le rapprochera. » Cela suffit à *Quinola*. Car lorsque l'Amérique est à Cadix, le Pérou est dans la poche du monde, pense avec raison *Quinola*, — et il sera intraitable comme il servirait une mine d'or. C'est un snobaire du bonheur.

Mais pour parvenir au roi, comment s'y prend *Quinola* a détourné une lettre adressée par un aman la vorite ; à l'aide de cette arme secrète il force l'opposition enfin il arrive au roi et lui révèle l'admirable douceur de Fontanarès. Quoique ce roi soit Philippe II, *Philippe II* ait près de lui son grand inquisiteur *Quinola* ce grand inquisiteur veuille faire bouillir Fontanarès dans sa chaudière à vapeur, le roi dit au valet qu'il sera maître grand d'Espagne, duc de Neptunado, et il donne, ce qui vaut mieux, un vaisseau pour une expérience. « Allons nous faire habiller », s'écria dans la joie de son âme.

Rien n'est adroit, spirituel, gracieux, écrit avec finesse comme ce prologue. Un silence fond a accompagné la chute du rideau, qu'il baissa pour la première fois. Le Critique au nez arrangerait beaucoup du titre de duc de Neptunado ; j'ose prendre à mon honorable voisin qu'Isabelle donna à Ojeda, un des grands seigneurs espagnols qui accompagnèrent Christophe Colomb à son second voyage à l'Amérique. Le claqueur m'a offert une pomme de pin il en gardait une autre pour voter contre la pièce.

Vous croyez que Fontanarès, possesseur, de l'un d'un vaisseau qui l'attend à Barcelone, n'a plus d'elles à vaincre. Il a l'amour à vaincre ; il aini M. jeune Catalane dont le père nous a rappelé les tyrsiris de Molière, ces pères villebrequin qui corrent par s'assurer si les amoureux de leur fille soient à guise, vont à leur barbe blanche ou grise. Fontanarès convient pas du tout au père de Marie ; aux généraux il préfère les génies inventifs. Il lui dit : « ou là, ma fille ne sera pas pour vous. » Marie est d'une femme insignifiante, choisie de tout temps par les hommes à vaste intelligence, — celles qu'ils appellent parce que vraiment on ne sait comment les apprécier, un rien charmant et délicieusement nul : c'est Fornina de Raphaël, la Béatrix du Daute, l'Éléonore de moins que rien. Voilà ce que Dieu jette sur des grands hommes pour leur inspirer de grande chose et pour les empêcher de les faire. Il savait ce qu'il en plaçait Ève à côté d'Adam dans le paradis testé.

M. de Balzac a donc parfaitement saisi un rôle d'évéry humaine en donnant pour amante à Fian Marie, l'indolente Catalane. Toutes les joies et toutes douleurs de l'homme de génie naîtront de sa ame pour cette jeune fille. Il s'inspire par elle, il mire elle. Ce nid de roses cache un serpent.

Une fois cette partie de la passion mise à couvert l'auteur reprend son personnage et le pousse dans la farnaise de la vie active. Il a un vasseau, mais il faut le tailler, le percer, le remplir de fer, de tuyaux, il faut acheter du fer, et pour forger ces tuyaux, il faut acheter du fer, et pour avoir du fer, il faut de l'argent. Qui lui donnera cet argent ? Italien s'adresse au banquier Avaloros, ou plutôt son valet charge de la demande. Les banquiers sont canards : ils conçoivent avec plaisir, mais ils ressentent douleur. Avaloros écoute jusqu'au bout ; Quelque l'avoit attendu : « Eh bien ! lui dit-il, seigneur valet, nous prêterez-vous de l'argent ? — Non, répond-il, mais je vous prêterai toute mon attention. » ce que la comédie ? où est-elle donc cette bonne comédie cache-t-elle ? A la fin il devient lassant d'entre jours ferrailler à ses oreilles ces mots : « La bonne comédie ! la bonne comédie ! » Au reste les *Saltimbanques*, admirable poème, où l'on trouve tout, ont fait cette royale platiutade invoquée à tout bout de chien. Odry s'écrit à chaque bêtise de son interlocuteur : « est de la haute comédie. »

Que fait *Quinola* dans cet embarras extrême ? Il peut à tout plus ou moins honnêtement ; le plus souvent c'est moins. Puis il va acheter du fer à son maître qui déjeune avec du pain sec et boit de l'eau attendant d'enrichir l'Espagne de sa découverte. Du reste, par je ne sais quel parfum de misère arrivé lui, glissé entre les doigts de celui qui l'a créé, au lieu de dire chaque fois qu'il réussit, comme

(La suite à la 4^e page)

MOEURS CONJUGALES.

11



b.b.

chez Bouvier & C^{ie} R. du Louvre, n° 16

imp. à l'abri

Lolo! ... veux tu laisser la chaise tranquille, tu vois bien que tu vas faire tomber monsieur Ginguet !

dans les tragédies antiques : « Allons rendre grâces aux dieux, » s'écrie : « Allons nous faire habiller ! » Tout le monde va se faire un peu habiller dans cette pièce. Chaque personnage semble mettre l'idéal du bonheur dans cette action d'aller se faire habiller. Je crois que de temps en temps le roi ne ferait pas mal d'imiter le goût prononcé de ses sujets pour les habits. Sire, allez vous faire habiller !

Celle qui a le moins besoin de ce conseil vestimental, c'est Faustina, surnommée dans les joyeuses bouches la Brancadoro, noble Vénitienne.

Qu'est-ce que Faustina ? Vous l'avez deviné. Son protecteur est don Frégozo, le vieux gouverneur de Barcelone ; elle l'a rendu bête d'amour. Car « le premier amour n'est rien, dit Quinola, craignez le dernier, il vous prend là, il est strangulatoire. » Faustina diminue le gouverneur, mais elle ne l'aime pas. Celui qu'elle aime, c'est Fontanarès, dont elle n'est pas aimée. Et voilà notre inventeur sauvé, vous dites-vous ! L'argent de Frégozo passera de sa main sèche dans celle si blanche de la Brancadoro, et de celle-ci dans la main puissante et nécessiteuse de Fontanarès, et nous aurons notre vaisseau à vapeur, car l'argent volé par Quinola n'a pas suffi. C'est si cher à nourrir une invention, c'est presque une courtisane vénitienne !

Vous ne connaissez pas deux choses : le bonheur et le génie. Ils sont tous deux pleins de caprices. Celui-là est comme les beaux enfans, il a du mal à venir au monde ; il se présente par le dos, ou le tire avec les fers ; — celui-ci, le génie, s'offusque de tout ; il croit que le bonheur lui revient de droit comme la justice, il veut le boire à sa source, fraîche et pure. Enfant ! Quand Faustina la lui offre à la condition d'abandonner Marie, de la faire enfermer dans un couvent, d'être tout à elle, la Brancadoro, véritable branche d'or toute chargée de fruits suspendus à ses lèvres, Fontanarès refuse ; il pousse même le refus jusqu'à l'indignation, il éloigne du pied l'offre et la femme. Que lui reste-t-il maintenant ? Quinola.

L'œuvre avancée s'arrête une troisième, une dixième fois. Un savant vient voir dans l'atelier de Fontanarès si la mécanique mérite que don Avaldoos fasse quelques avances sur les bénéfices un peu moins éloignés de l'entreprise. Quel savant que don Ramon ! Il s'établit entre lui et Quinola une dissertation à perte de vue, avec termes techniques, expressions algébriques, sur la nature et l'application de la vapeur. Qu'on juge du comique excellent de cette scène par les applaudissements que n'ont pu lui refuser ceux même dont la pièce avait déjà subi la mauvaise humeur. Ces deux génies s'entendent si bien que don Ramon finit par dire : « Mais c'est le valet qui est mécanicien ! » — Nous avons vu cela dans Molière, gromelaient mes deux voisins ; c'est la centième parodie faite sur les faux savants. — Messieurs, leur ai-je dit, on plante des asperges depuis Adam, et vous mangez pourtant des asperges toujours avec un nouveau plaisir. Molière a tout pris chez les anciens ; pourquoi ne lui emprunterait-on pas aussi ? Ce n'est pas la matière qui fait l'artiste, c'est la mise en œuvre.

Après les savans ameutés contre Fontanarès viennent les ouvriers. N'étant plus payés, non-seulement ils ne veulent plus travailler à la machine à vapeur, mais ils prétendent en emporter chaque pièce. Aux ouvriers se joint l'hôte de la mansarde où est logé l'inventeur. Est-ce assez de tourmens déchainés contre lui, assez de bruit sifflant autour de sa tête ? Je ne vous parle pas de Marie

unie à son rival. Tous les malheurs à la fois ! Rien ne manque au chef-d'œuvre de ses calamités. Va-t-il se suicider, devenir fou ? Quinola arrive déguisé en noble sénateur. Figurez-vous un dessin de Callot détaché de sa feuille ; nez pointu, barbe pointue, bottes pointues, voix pointue. « Que voulez-vous de l'or ? dit-il aux ouvriers ; vous en aurez ! » à l'aubergiste, « en voilà. Je suis le grand-père de cet homme de génie, je réponds de lui. » Puis Quinola dit à Fontanarès : « Nous voilà délivrés de ces gens-là, ne restons pas davantage ici. J'ai fait faire une autre machine dont j'ai caché chaque pièce dans de la paille. » Ce trait élève le valet à la dignité de l'ami. Fontanarès l'embrasse. Jamais roi, en anoblissant le roturier qui lui sauva la vie ne rendit une si belle justice.

On pressent la crise. Un instant la tempête dort, et celle du théâtre et celle du parterre ou plutôt de la salle entière. Toutes deux préludent à la vengeance dans le silence même produit par l'intérêt amassé sur l'auteur et le personnage. Le roi, ainsi qu'il l'avait promis, est venu à Barcelone pour assister à l'expérience. Tasse va enfin monter au capitole ! Mais savez-vous qui l'on va couronner ? Don Ramon. Il est parvenu à se faire passer pour l'inventeur du merveilleux navire qui va marcher sans voiles contre le vent. Vainement Fontanarès proteste, veut prouver que l'inventeur c'est lui. Comment ne pas croire don Ramon, savant connu et patenté ? O désespoir ! Fontanarès ordonne à Quinola de faire sombrer le navire. Il descend en effet au fond des eaux avec l'invention qui ne devait en remonter que deux siècles après.

Très imparfaitement telle est la fable de cette comédie, une des moins régulières, mais des plus amusantes qu'on ait depuis longtemps écrites pour le théâtre. Tout prévenu que je suis en faveur de M. de Balzac, je ferai la part de la critique, et ne dissimulerai pas les défauts de l'œuvre. Elle manquera d'art en ce sens qu'il histoire du personnage principal s'amincit à chaque instant au profit des personnages épisodiques trop peu sacrifiés. Toute perspective est absente ; on touche tantôt à l'horizon et tantôt le tableau vous tombe sur le front, défaut d'autant plus choquant que l'auteur ne se montre pas partout aussi naïf. Si les caractères se soutiennent et sont généralement vrais, ils ont le tort de se produire en scène bien plus pour se faire valoir eux-mêmes que pour mettre en relief celui de Fontanarès, auquel ils devraient être tous soumis. Fontanarès soutient la curiosité, mais il va rarement au cœur : peut-être se fût-il posé fermement sur l'attention du public, si, dans un monologue semblable à celui de Figaro, il avait dit une à une, goutte à goutte, tous les martyrs de l'inventeur. Il eût été une synthèse criante et souffrante que chaque personnage ont ensuite démontrée et analysée jusqu'à la dernière fibre. Les larmes sont restées dans la vallée du Lys ; mais l'esprit, l'abondant esprit, l'esprit qui sort des pores, qui pétille sous la langue et vous vient du soleil et de votre mère, cet esprit-là afflue dans l'œuvre torse et vaste de M. de Balzac. Quant à cet intérêt puissant, qui fait oublier à celui-ci sa lettre de change à payer, à celui-là la contrainte par corps, à ceux-ci leurs rhumatismes, à celles-là qu'elles ne sont plus jeunes, cet intérêt-là y est ; il domine, son souffle est dans l'œuvre. Je n'ai qu'une manière de juger un livre : voudrais-je l'emporter avec moi à la campagne ? — Oui ! il est bon. Il faut un peu juger une pièce par un procédé analogue. Y avez-vous oublié vos ennuis et vos maux ? — Oui ! elle est bonne.

Les acteurs ont joué, sinon avec beaucoup de succès,

du moins avec beaucoup d'étude ; en général ils sont bons. Il faut citer Monroe, Mlle Hélène Gaussen et Rosambeau.

La pièce de M. de Balzac est tombée ; comme les étoiles qui tombent depuis la création du monde, tombera toujours, mais sans jamais toucher la terre.

Cette soirée a fini plus tard que minuit. « Que ce impossible s'écriait encore le fameux Critique pire en descendant l'escalier de l'Odéon ! — Voulez-vous oublié votre nez sur la banquette, lui ai-je dit. Agréez, etc.

UN AMI DE M. DE BALZAC
qui a payé 50 fr. sa place.

CARILLON.

L'Angleterre refuse à dessein de diminuer d'entrée sur les spiritueux français. En tenant ce ministère par l'esprit, on sait bien qu'on le tient arable.

Les vignobles bordelais sont exaspérés contre l'Angleterre, qui refuse de laisser entrer leurs spiritueux. Guizot ne trouve pas d'autre moyen pour les empêcher de leur conseiller de reprendre leurs esprits.

On se plaint de toutes parts que le cabinet de cœur. Au moins, si le cœur est absent, ce n'est pas mou qui manque.

Lord Aberdeen accuse le chef du cabinet d'être fort étourdi dans sa politique extérieure. A compte, M. Guizot serait inexcusable, car sa position est loin d'être étourdissante.

La mésintelligence du Vingt-Neuf-Octobre est un secret pour personne. A force de s'échauffer fini par transpirer.

[Le gérant, LÉOPOLD PANNIER]

La Coupe de corail vient d'être mise en vente à l'auteur de Potter. Le nom de Mme Mélanie Waldor, à qui sont les pages de la Vie intime et Alphonse et Julie, est sûr garant du succès de ce nouveau roman.

AUX AMATEURS DE JARDINS ET DE BOTANIQUE.

Depuis près d'un siècle, la naturalisation en France du tonnier herbacé annuel a cessé d'être un problème. On ne réussirait-il pas, comme plante d'agrément, sous la latitud de Paris et du nord de la France, alors que, dès 1770, le Mann, jardinier de la cour de Saxe, était parvenu à l'euro-Allemagne, en plein air ?

La graine que nous annonçons au public nous a été arrivée de la Louisiane. Nous la garantissons fraîche et de première qualité. En suivant les instructions fermées dans chaque boîte, les amateurs auront le plaisir de la voir lever en peu de jours, fleurir dès le troisième ou six semaines après la floraison, les ovoides, ou caps, ou menant à mûrir, s'entr'ouvriront et laisseront s'échapper les légers flocons d'un coton vierge entremêlé de graines.

La boîte, avec l'instruction, se vend 1 fr. 50 c., rue de Lille, 40, où l'on trouve aussi de la graine du lis chinois.

En vente chez EDOUARD LEGRAND, libraire-éditeur, quai des Grands-Augustins, 59 ; la BAGUE ANTIQUE, ANDALOUSIA. Sous presse pour paraître le 5 avril. HORACE, par George Sand. LA COUPE DE CORAIL, PIERRE GIROUX ÉDITEUR, 2 vol. in-8°. — Prix : 15 fr., net 10 fr. Par Mme MELANIE WALDOR.

Par AUGUSTE RICARD. 4 vol. in-12. — Prix : 6 fr., net 4 fr.

Chez DÉGENÉTAIS, pharmacien, rue Saint-Honoré, 327, à Paris.

PATE PECTORALE ET SIROP

Balsamiques, au Mou de Veau, dits TRÉSOR DE LA POITRINE, de

Approuvés par les membres de l'Acad. de Médecine et par les Médecins les plus distingués des Hôpitaux.

Les médecins les plus célèbres ordonnent chaque jour l'usage de la Pâte de Dégénétais, ainsi que son Sirop balsamique, les considérant comme les remèdes les plus utiles pour combattre efficacement les rhumes, toux, enrhumens, affections et irritations de poitrine.

La Pâte pectorale, outre ses propriétés positives, offre l'avantage de remplacer avec succès tous ces sirops plus ou moins inertes qui édulcorent les tisanes adoucissantes dont les malades font généralement usage, et qui n'ont que le triste résultat d'occasionner une perte de temps souvent irréparable.

Prix de la Pâte : 1 f. 50 c.; grande boîte, 2 f. — Sirop, 2 f. 25 c., avec un prospectus.

ENTREPOT GÉNÉRAL pour la France et l'étranger, CHEZ TRABLIT, pharmacien, rue J.-J. Rousseau, 21, et Faubourg Montmartre, 10.

PLACE DE LA BOURSE, n° 31, SUSSE FRÈRES, PASSAGE des Panoramas, 7 et 8. LIVRES DE MARIAGE, Paroissiens richement reliés, CORBEILLES, Eventails, Bourses, Carnets, Cartes de Visites et Billets de faire part pour mariage.

TRAÎTÉ COMPLET DES

MALADIES SYPHILITIQUES,

Serofules, dartres invétérées, affections de la vessie, gravelle, rétrécissemens du canal de l'urètre, ulcères des femmes, flueurs blanches, moyens de les prévenir, etc. Un vol. de 800 pages, avec 20 gravures. — Prix : 6 fr., par le docteur GIRAUD-DEAU DE SAINT-GERVAIS. Traitemen gratuit par correspondance, chez l'auteur, visible de 10 à 3 heures, rue Richer, 6 bis.

MONTRES PLATES

en or	180 f.
en argent	100
Pendules de cabinet	55
Pendules à sonnerie marchant	78
un mois	78

Rue du Coq, 8, près le Louvre. Montre solaire pour régler les montres. 5 f. Réveille-Matin très portatif. . . . 25 Compteur médical p' le pouls. . . . 6

MALADIES SECRÈTES

Guerison prompte et radicale des Pralines Daries au cuir de M. Méthode sûre et peu coûteuse. Croix des-Petits-Champs, pharmacie, rue J. J. Rousseau, 21. Traitemen par correspondance.

LACTATE DE F.

PILULES pour guérir l'chlorose, pâles couleurs, maux d'estomac, scrofules, débilité, etc. 50 c. Chez TRABLIT, pharmacie, rue J.-J. Rousseau, 21.

Imprimerie LANGE LÉVY et C°, rue du Croissant, 16